

## MEMORIA 1968-1972. LYCEE AGRICOLE DE PAMIERIS

Ma première expérience de l'internat, un autre "chez soi", fut à l'évidence un de ces chocs affectifs de mon existence. Séparé de ma famille fusionnelle, de mes amis des rues de Cazères, de ma ferme, de ma Garonne, j'ai souvent versé des larmes la nuit au dortoir, caché dans mon lit à l'abri des moqueries des plus durs que moi, aguerris, parfois abrutis au régime de l'établissement. Choc affectif nocturne, heureusement tempéré pendant la journée par de nouvelles amitiés qui comptent toujours plus de 50 ans après, cher Olivier, cher Jean, cher Bernard, et par cette belle équipe de profs d'agriculture, qualitative dans ses enseignements et courageuse face aux turpitudes de la direction. Je ne dirai pas que je n'ai pas aimé ce Lycée agricole entre 1968 et 1972. C'était mes 15-19 ans, tranche de vie où se dessine notre identité, dans cette transition de l'adolescence, qui plus que toute autre, loin des parents, exigeait un accompagnement pour le moins attentionné.

Les années 60 sont celles de la montée en puissance de l'enseignement agricole à la suite des grandes lois d'orientation visant à implanter des lycées dans chaque département, un projet de rattrapage après les décennies d'immobilisme, un projet ambitieux à caractère immobilier voire bétonnant, en accord avec les besoins d'instruction de la jeunesse agricole : de beaux établissements tout neufs, avec ferme attenante, des conditions d'habitat plus confortables que celles des familles des apprenants, de quoi conquérir les parents d'élèves : "vous êtes quand même bien dans ce lycée, il faut arrêter de vous plaindre!"

L'heure était donc à l'instruction pour un modèle d'exploitation agricole intensif avec un projet d'enseignement s'appuyant sur une pensée productiviste évidente et encore peu contestée. La première entorse à ce corset viendra en 1971 avec l'arrivée d'un début d'enseignement à l'environnement pour le BTA, un moment de respiration dans le parcours de formation des futurs techniciens agricoles, un de mes meilleurs souvenirs de terminale, installé avec les copains et Mme Darrieutort dans le maïs du Lycée, pour observer de près la faune et la flore : un instant de vie bien plus enrichissant loin du siège du tracteur, un petit moment d'humanité en équipe. On aurait pu espérer l'amorce courageuse d'une réflexion globale pour cet établissement doté de tous les moyens et qui pouvait porter une belle ambition, son véritable projet pédagogique.

Cela ne fut jamais hélas à l'ordre du jour, je participais au Conseil d'Administration du Lycée comme représentant des élèves et je n'ai connu dans les réunions que des sujets administratifs ou comptables, des sujets de discipline et de règlements. Par contre, cette fonction de représentation sans pouvoir, m'a valu une sanction à la suite d'un mouvement des élèves qui souhaitaient une amélioration des conditions d'études, un camouflet pour le directeur Valentin qui freinera l'acheminement des dossiers de BTS pour trois élèves dont j'étais, contraints de rechercher un établissement privé en pleine rentrée. Je n'irai ainsi jamais en BTS, le Directeur régional de l'enseignement agricole plutôt compréhensif fera son possible pour me trouver du travail et éviter le tapage légitime contre Mr Valentin : il connaissait le personnage et sa capacité de nuisance y compris contre ses propres élèves !

Pour revenir au management pédagogique, un sujet qui a orienté toute ma carrière de formateur et de directeur d'établissement agricole, mon expérience me dicte qu'il n'y a pas de méthode déposée, ni un seul modèle de fonctionnement, mais quelques principes d'action mis en œuvre par une intelligence collective de situation, véhiculée par des dirigeants avisés soucieux des liens de coopération bien compris entre les enseignants, les apprenants et les ressources du milieu local.

A Pamiers, on avait bien du mal à identifier ces pré-requis avec une direction suspicieuse regardant d'abord vers ses références au dressage "militaro coercitif" avec les agents d'exécution, surveillants curateurs à la botte de "Jeff". Réquisitoire un peu sévère ? Je ne le crois pas, n'ignorant aucunement que dans un collectif de plusieurs dizaine de personnes, une partie parfois agissante ne se reconnaît pas dans ce qui lui arrive ou refuse de voir la réalité, si d'aventure elle a pu bénéficier du recours du Lycée agricole dans un parcours scolaire général ponctué d'échecs : voie de recours, telle une bouée de sauvetage qui oblige naturellement à une certaine soumission vis à vis des "sauveurs". C'était bien le cas d'une partie de la population apprenante du lycée, certainement proche de la moitié des effectifs, dans ce lycée ariégeois qui n'était pas toujours le premier choix pour l'autre moitié les élèves "pourtant biens dans leur dossier scolaire".

Les abandonnés, les récalcitrants, les impolis, les peu performants dans leurs résultats, bref les "loosers" de toute nature que beaucoup d'entre nous étions, ou que nous fréquentions, focalisaient les méthodes à poigne du système avec en particulier un régime sévère de sanctions et de retenues individuelles ou collectives les week-end. Jeff tenait la baraque, il avait même ses supporters mais aussi ses limites, n'étant jamais arrivé à créer la division des élèves restés solidaires dans leur diversité contre son acharnement et celui de ses séides. Solidaires, mais parfois malheureusement dans l'action directe brutale avec les dérapages prévisibles qui se sont produits, en particulier contre l'établissement et les animaux de la ferme.

Le corps enseignant est le plus souvent resté discret sur les débordements de la direction, certainement en raison des avantages du recrutement local et de la stabilité professionnelle dans un univers administratif de mutations dépendant en partie des chefs d'établissement. De quoi alimenter des formes de pression voire de chantage pour taire toute opposition. Seul un cas de rébellion me revient de la part du professeur d'économie Michel de Chanterac qui en vint aux mains contre Valentin. Les essais réguliers de changement, pilotés par l'administration du ministère, autant créative que bureaucratique, ont pu séduire les équipes enseignantes et leur conférer une place particulière dans les innovations au sein de l'univers de l'école française et du mammoth "Education nationale". La réponse du pédagogue en terme de réflexion, de coopération, d'innovation (qui est souvent une désobéissance réussie) était présente à Pamiers, mais les élans premiers érodés et découragés par la réunionite et le pédagogisme verbeux ont connu un démontage facile par la bouche autoritaire de Valentin. On savait que la machine ne pourrait atteindre son rythme d'établissement d'excellence qu'après la disgrâce de Valentin : elle se fit attendre, on s'en doutait aussi, l'embarrassant directeur exerçant un effet suffisamment répulsif pour une promotion, autant le laisser sévir au fin fond de l'Ariège, c'est loin de la Rue de Varenne...

Je ne suis pas de ceux qui exhument les morts et si je dois soutenir mon ami Olivier Courthiade qui a subi des humiliations inacceptables de la part de Valentin, c'est en repensant aussi à l'étroitesse de vue de ce directeur, vis à vis de jeunes talentueux dont il avait la responsabilité ainsi que sur sa communauté où il avait installé une docilité perverse, des rapports de domination, la peur au ventre. Les parties prenantes de l'établissement, parents, organisations locales, administration, ont regardé dans une autre direction, une indulgence à l'évidence, une négligence sans doute, une lâcheté peut être.

Michel Manadé.